



Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

54 | 2014

Edme François Jomard (1777-1862). Un « Égyptien »
de Polytechnique

Jomard, Clot Bey et la modernisation de la médecine dans l'Égypte de Méhémet-Ali

Bruno Argémi



Édition électronique

URL : <http://sabix.revues.org/1097>

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de
l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2014

Pagination : 23-30

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Bruno Argémi, « Jomard, Clot Bey et la modernisation de la médecine dans l'Égypte de Méhémet-Ali », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 54 | 2014, mis en ligne le 13 novembre 2014, consulté le 01 octobre 2016.
URL : <http://sabix.revues.org/1097>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© SABIX

JOMARD, CLOT BEY ET LA MODERNISATION DE LA MÉDECINE DANS L'ÉGYPTE DE MÉHÉMET-ALI

Bruno ARGÉMI



Figure 1: Portrait de Clot Bey. Collection particulière. Avec l'autorisation du propriétaire.

VOCATION ET AMBITION

Antoine-Barthélemy Clot naît à Grenoble le 5 novembre 1793 de Louis, sergent-major dans l'armée de la République et de Marie Bérard. Fils unique du couple, son instruction est prise en charge par sa mère et par une tante paternelle, religieuse, chassée de son couvent par la révolution. Les quinze premières années se passent dans sa ville natale. Son père, affecté au génie, l'amène fréquemment dans les ateliers de réparation du matériel militaire. L'enfant, éveillé et particulièrement habile de ses mains, apprend rapidement à fabriquer de petits objets dont une mandoline si bien faite qu'elle trouve acquéreur¹.

En 1808, l'état respiratoire de Louis Clot se dégrade et on lui conseille le climat du midi, moins humide. La famille s'installe à Brignoles où Louis est pris en charge par le docteur Sappey, qui dirige un petit hôpital militaire. Antoine-Barthélemy n'est toujours pas scolarisé. Sa mère poursuit son éducation et le docteur Sappey le prend sous sa protection. Très vite, il se rend compte de l'intelligence et de la soif d'apprendre de son jeune disciple qui dévore les ouvrages médicaux de son mentor. La médecine et surtout la chirurgie, le passionnent; il passe des heures dans l'officine du pharmacien, Monsieur Brun, qui lui apprend les propriétés des plantes et la préparation des médicaments.

¹ Jacques Tagher, *Mémoires de A. - B. Clot Bey*. Le Caire, Imprimerie de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, 1949.

Lorsque son père meurt, en 1810, le jeune homme a déjà acquis de solides connaissances médicales et chirurgicales. Il aide activement le docteur Sappey vieillissant, le remplace même parfois, mais les maigres ressources du foyer s'épuisent et son ambition le pousse à aller tenter sa chance dans une grande ville. En 1813, à l'âge de 20 ans, il part à pied pour Marseille en emportant quelques vêtements, une trousse chirurgicale rudimentaire, plusieurs livres de médecine, 36 francs et la montre en argent que lui a léguée son père². Perdu dans cette métropole, il erre pendant plusieurs semaines, à la recherche d'une opportunité qui lui permette de réaliser son rêve. Il finit par être embauché par un chirurgien barbier qui tient boutique rue de la Reynarde, non loin de l'Hôtel-Dieu. Le jour, il rase, saigne, suture les plaies, secondant avec efficacité son employeur qui n'a qu'à se louer de ses services. Le soir, enfermé dans sa mansarde, il se plonge dans les livres médicaux qu'il avait emportés. Comme il est consciencieux et plein de bonne volonté, son patron l'autorise à fréquenter l'Hôtel-Dieu après son travail. Antoine-Barthélemy entre par la petite porte, acceptant de raser les malades, tâche subalterne que refusent d'accomplir les élèves. Son application dans cette fonction ainsi que sa soif d'apprendre et son intelligence supérieure à la moyenne, le font rapidement remarquer par les administrateurs de l'hôpital. Il est admis comme élève externe le 5 décembre 1813.

C'est le point de départ d'une carrière fulgurante : il est nommé élève interne en juin 1816, puis, successivement, Premier élève interne et Chirurgien chef interne adjoint ; parallèlement, il devient Chef des travaux anatomiques de l'École secondaire de médecine de Marseille et Aide dans les dispensaires. En septembre 1817, après trois jours d'examen, il est nommé Officier de santé par un jury mixte, marseillais et montpelliérain. Mais il ne peut aller plus loin car sans aucun diplôme scolaire, il ne peut pas prétendre à une carrière plus valorisante. C'est sans compter sur son ambition et sa volonté. Encouragé par les membres du jury, il prépare d'arrache-pied le baccalauréat, qu'il obtient en mai 1819. Il peut alors s'inscrire à la Faculté de médecine de Montpellier. Compte tenu de son bagage médical, il ne doit effectuer qu'une année de scolarité, mais qui sera particulièrement éprouvante puisqu'il fait, une fois par trimestre, à pied, le trajet aller et retour entre Marseille et Montpellier. Il soutient, le 24 juillet 1820, à l'âge de 26 ans, sa thèse de doctorat en médecine. Mais c'est la chirurgie qui l'attire le plus et, sur les traces de son maître André Cauvière, il prépare une thèse de doctorat en chirurgie qu'il soutient à Montpellier le 18 janvier 1824.

Malheureusement, son caractère entier et intransigeant, la haute opinion qu'il a de sa personne, l'enthousiasme avec lequel il a embrassé la théorie physiologique de Broussais qui va à contre-courant de l'enseignement traditionnel, lui valent de solides inimitiés dans le milieu hospitalier marseillais. Témoin d'une aventure amoureuse entre un étudiant et une religieuse de l'Hôtel-Dieu, il s'érige en redresseur de torts. Ses ennemis saisissent l'occasion pour le faire désavouer par le conseil d'administration de l'hôpital³ ; ils obtiennent sa démission des différentes fonctions qu'il occupe dans plusieurs établissements hospitaliers, mettant ainsi un terme brutal à la carrière qui se dessinait pour lui dans les hôpitaux marseillais et l'École de médecine.

C'est à ce moment critique qu'arrive à Marseille Florent Tourneau. Ce commerçant français, natif de la ville et installé à Alexandrie, est envoyé par Méhémet-Ali afin de recruter pour son armée un médecin chef et un chirurgien chef ainsi que des médecins de divers grades⁴. Le docteur Cauvière à qui il s'adresse, lui recommande chaleureusement Antoine-Barthélemy Clot. Les deux hommes se rencontrent, s'apprécient et, après quelques jours de réflexion, Clot donne son accord en posant deux conditions : d'une part il cumulera les fonctions de médecin et chirurgien en chef ; d'autre part, il conservera le libre exercice de sa religion quelles que soient les circonstances. Un contrat en bonne et due forme est signé le 22 décembre 1824⁵. En un mois, le jeune médecin réunit de nombreux livres de médecine et de chirurgie, se procure à Toulon, un beau squelette et achète à Paris quantité d'instruments de chirurgie. Il n'est pas impossible qu'il ait rencontré, à cette occasion, Edme-François Jomard car Clot fait état de relations épistolaires avec lui pratiquement dès son arrivée en Égypte⁶.

² Léon Bourguès, « Histoire du Dr Clot Bey », *Revue de Marseille et de Provence*, juillet 1880, p. 295.

³ Archives départementales des Bouches du Rhône 46 HD 110.

⁴ Léon Bourguès, « Histoire du Dr Clot Bey », *Revue de Marseille et de Provence*, septembre 1880, p. 309.

⁵ Jacques Tagher, *op. cit.* p. 28

⁶ Jacques Tagher, *op. cit.* p. 143

L'ÉGYPTE, UN TERRAIN VIERGE

La carrière égyptienne de Clot va durer 28 ans en deux épisodes : de 1825 à 1849, date de son renvoi poli par Abbas Pacha puis, de 1856 à 1858 où, rappelé par Saïd Pacha, il répare les dégâts causés par le vice-roi précédent.

Antoine-Barthélemy Clot s'embarque donc le 21 janvier 1825 à bord de la « Bonne Émilie ». Dès son arrivée à Alexandrie, ses compétences sont mises à l'épreuve car il est appelé sur un bateau pour soigner le bras fracturé d'un marin français et examiner un autre matelot, atteint de fièvre, chez qui il découvre, 48 heures après, un bubon qui lui fait porter le diagnostic de peste. Celui-ci est confirmé par les médecins locaux.

Le service de santé des armées

C'est auréolé de ce premier succès et d'une intervention acrobatique à l'aide d'une aiguille fixée sur un morceau de bois, sur la cataracte d'un patient devenu aveugle, qu'il arrive au Caire le 8 mars 1825. Il se met immédiatement au travail, demandant quinze jours avant de se rendre dans son lieu d'affectation : il les emploie pour mettre en place le Conseil de santé, qui, réunissant la médecine et la chirurgie, est chargé de superviser l'organisation générale du système de santé d'Égypte ; ce conseil est présidé par le docteur Bosari, médecin personnel de Méhémet-Ali. Un bureau central des hôpitaux, sous l'autorité du ministre de la guerre, assure l'intendance, les besoins en matériel et en personnel et le financement de tous les hôpitaux du pays. Clot rejoint ensuite le camp de Khanka, situé à quatre lieues au Nord du Caire et qui abrite cinquante à soixante mille soldats. L'hôpital, situé en dehors du camp, tombe en ruine ; il abrite mille à quinze cents malades mal logés, mal nourris et mal soignés par un personnel hétéroclite et en majorité incompetent. La mortalité y est effrayante. Clot commence, non sans frictions avec l'administration du camp, par remettre un peu d'ordre dans l'établissement, réhabilitant les locaux, recrutant des infirmiers qu'il place sous le contrôle des médecins arrivés avec lui et qui pratiquent la « médecine physiologique » ; enfin, il met en place des règles d'hygiène élémentaires et modifie radicalement l'alimentation des malades.

Parallèlement, il crée, pour l'armée de terre, des ambulances régimentaires qui peuvent, de façon autonome, couvrir chacune les besoins sanitaires de quatre mille hommes. Ces hôpitaux mobiles s'avéreront précieux pendant les campagnes militaires, en particulier en Syrie.

Très rapidement, Clot met en chantier, avec l'accord du vice-roi, la création d'un nouvel hôpital, sur le même site d'Abou-Zabel. Il en dessine les plans (fig. 2) et surveille les travaux, qui vont bon train puisque l'établissement, d'une capacité de mille deux cents patients, est inauguré en 1826, après un an et demi de travaux. Sa conception traduit une préoccupation permanente d'hygiène et de sécurité. Les bâtiments forment un carré de 200 mètres de côté et abritent les salles des malades, les chambres des officiers hospitalisés, l'administration, le poste de garde et les différents magasins. Un jardin botanique sépare cette construction d'un deuxième bâtiment, central, qui regroupe les cuisines, la pharmacie, la salle de bains et un grand amphithéâtre.

Immédiatement après la fin de cette réalisation, Clot s'attelle à la création d'une école de médecine adossée à l'hôpital car il faut, à terme, arriver à former des médecins indigènes en nombre suffisant, grâce à un corps enseignant également originaire du pays. En 1827, après avoir obtenu l'accord de Méhémet-Ali puis des ulémas, Clot recrute cent cinquante des meilleurs élèves des écoles coraniques du Caire. Nourris, logés et payés par le gouvernement, ils sont soumis à la même discipline que les soldats ; ils devront apprendre à la fois la médecine et le français. Comme la plupart de ces étudiants ne parlent que l'arabe, Clot instaure un système pédagogique assez complexe. Huit jeunes chrétiens, qui parlent et écrivent aussi bien l'arabe que le français, apprennent également la médecine et servent d'interprètes sous le contrôle des professeurs et des ulémas. Ce système, très lourd, est indispensable à la formation des futurs enseignants ; il a l'avantage de sélectionner les élèves les plus brillants. La durée de l'enseignement est fixée à cinq ans. Les professeurs, choisis par Clot, sont, pour la plupart, arrivés avec lui en Égypte ; d'autres sont, par la suite, recrutés en France. Tous ont une fonction hospitalière et enseignent la spécialité qu'ils pratiquent à l'hôpital. Un obstacle se dresse pourtant devant le médecin chef : l'enseignement de l'anatomie. Après avoir réussi à vaincre la répugnance des étudiants devant le squelette en leur assurant que c'était celui d'un « chien de chrétien », il lui fallait passer à la dissection de cadavres, acte formellement proscrit chez les musulmans. Clot commence par convaincre les ulémas qu'on peut utiliser des cadavres de noirs africains, puisqu'ils ne sont ni chrétiens ni musulmans et n'ont donc pas d'âme. Les séances de dissection ont lieu dans le plus grand secret mais cela vaudra tout de même à Clot une tentative d'assassinat de la part d'un étudiant.

Les résultats sont pourtant là et, pendant les quatre premières années, le fonctionnement de l'école donne les résultats attendus. Elle devient un modèle qu'on vient visiter de loin y compris des pays occidentaux, la France en particulier. La guerre de Syrie vient perturber cette belle organisation car les élèves de quatrième année sont appelés sur le front. À cette occasion, Clot obtient pour ces officiers de santé les équivalences de grades avec ceux des officiers de l'armée⁷.

Infatigable, Clot crée, en 1828, l'École de pharmacie; il rapatrie de Rosette l'École vétérinaire, qui prend une nouvelle dimension; enfin, en 1832, l'École de sages-femmes voit le jour. C'est la réalisation la plus spectaculaire de Clot. En effet, les maladies vénériennes déciment l'armée mais aucun homme n'a le droit d'examiner une femme. Par ailleurs, la mortalité périnatale est effrayante. Les malheureuses femmes sont entre les mains de matrones ignorantes aux méthodes barbares. Méhémet-Ali, conscient de l'importance de l'enjeu, autorise Clot à acheter cinq esclaves noires et cinq Abyssiniennes qui sont logées à Abou-Zabel et dont la formation médicale et obstétricale est immédiatement mise en place. Les progrès sont rapides mais le besoin est immense et la mortalité non négligeable même chez ces jeunes femmes. L'achat de nouvelles esclaves ne suffit pas. Clot décide de transgresser l'interdiction du vice-roi de ne pas prendre de femme égyptienne. Il recrute, en cachette, seize jeunes femmes, qu'il fait passer pour des malades et qui suivent le même enseignement que les esclaves. Les résultats sont tels que le ministre de l'instruction publique, mis au courant, accorde à Clot l'autorisation de poursuivre dans cette voie. Ce dernier en est d'autant plus heureux que les candidates se pressent. Il y a donc, à Abou-Zabel, à côté d'un hôpital de femmes et d'une maternité, l'école de sages-femmes, qui est dirigée par Mademoiselle Fery, recrutée à la maternité de Paris. De retour d'un voyage en Égypte, Victor Schoelcher rend un vibrant hommage à Clot pour ce tour de force⁸.

Le service de santé de la marine, enfin, est entièrement réorganisé par le médecin chef des armées. À Alexandrie, un hôpital d'instruction est accolé à l'hôpital général et une école de médecine spécifique de la marine est créée. Un conseil de santé de la marine supervise, à Alexandrie, l'ensemble de ces structures.

La médecine civile

Méhémet-Ali, avec qui Clot a tissé un lien affectif de plus en plus fort, est enthousiasmé par le travail considérable accompli par son médecin chef. Il lui demande, parallèlement à l'activité pour laquelle il a été recruté, de prendre également en charge l'organisation de la médecine civile, qui est pratiquement inexistante.

La première urgence est la mise en place de la vaccination antivariolique et de sa généralisation à tout le pays, avec l'aide des barbiers puis des sages-femmes sorties de l'école d'Abou-Zabel, qui s'avéreront être de précieuses auxiliaires⁹. Selon Clot, devenu entre-temps Clot Bey, la vaccination aurait permis de faire passer la population du pays de trois à cinq millions d'habitants en 25 ans.

Deux grandes épidémies l'obligent, avec une grande partie de son équipe, à quitter Abou-Zabel pour venir au Caire au secours de la population civile. L'épidémie de choléra, en 1831, fait cent cinquante mille morts dont trente-cinq mille au Caire. Clot et son équipe de soixante élèves, auxquels se sont joints Bosari, médecin personnel du vice-roi et un médecin de la cour, se dépensent sans compter. En 1832, après le retour au calme, Méhémet-Ali félicite chaleureusement Clot et l'élève à la dignité de Bey et au grade de « Mir allāi », équivalent de colonel. Il transmet à Louis Philippe, par l'intermédiaire de Mimaut, consul général de France, son souhait de voir récompenser ce dévouement par le gouvernement français. Celui-ci le nomme chevalier de la Légion d'honneur. En 1833, au retour de son premier voyage en France, Clot Bey est nommé par Méhémet-Ali, Président du Conseil de santé et Inspecteur général du service médical. En 1834 et 1835, c'est une épidémie de peste qui décime de nouveau le pays. Clot Bey quitte de nouveau Abou-Zabel avec trois autres médecins et organise la lutte contre ce fléau; à Alexandrie, les mêmes mesures sont prises, grâce à l'abnégation de deux autres médecins. Tous soignent les malades mais pratiquent aussi des autopsies pour essayer de mieux comprendre cette affection.

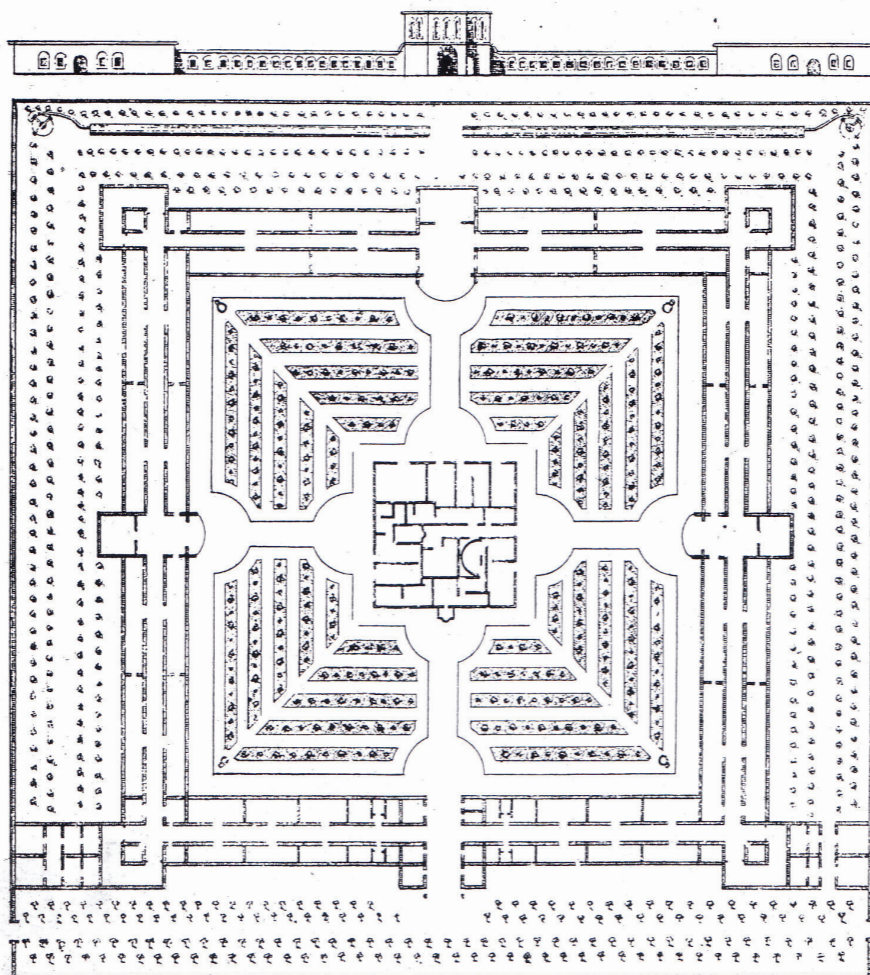
⁷ Clot Bey, *Aperçu général sur l'Égypte*. Paris, Fortin, Masson et Cie, 1840, t. II, p. 400-401.

⁸ Victor Schoelcher, *L'Égypte en 1845*. Paris, Pagnerre, 1846, p. 44

⁹ Clot Bey, *Introduction de la vaccination en Égypte en 1827. Organisation du service médico-hygiénique des provinces en 1840. Instructions et règlements relatifs à ces deux services*. Paris, Victor Masson & Fils, (s.d.).

Par la suite, Clot Bey, convaincu de l'absence de contagiosité aussi bien du choléra que de la peste, publie de nombreux articles et ouvrages, surtout sur cette dernière¹⁰.

Après la fin de l'épidémie, Méhémet-Ali l'élève au grade de « Mir lioua », équivalent de général de brigade, dont il arbore fièrement les insignes sur la plupart de ses portraits (fig. 1).



Coupe et plan de l'hôpital d'Abou-Zabel, dessinés par Clot Bey.

Figure 2: Coupe et plan de l'hôpital d'Abou-Zabel, dessinés par Clot Bey (Jacques Tagher. Mémoires de A. - B. Clot Bey. Le Caire. Imprimerie de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, 1949, planche V).

Avec l'autorisation de l'éditeur.

Dans les provinces, la médecine est inexistante. Les malades sont entre les mains des barbiers dont les pratiques tiennent plus du charlatanisme et de la magie que d'une approche pratique; quant aux femmes, ce sont les matrones qui en ont la charge, pratiquant plus d'avortements que d'accouchements. L'hygiène est déplorable et les épidémies trouvent dans ces populations un terrain de choix pour s'étendre à grande vitesse. Au terme d'un travail considérable, le service médical des provinces et de la capitale a trouvé, en 1840, une organisation cohérente avec une hiérarchie médicale qui, dans les provinces, tient compte de la dispersion de la population et qui, dans les grands centres urbains, gravite autour de l'hôpital civil. Un livre de médecine populaire écrit par Clot Bey, le « Trésor de santé », à l'usage des droguistes et des barbiers, qui sont les derniers maillons de la chaîne, est traduit en arabe, imprimé à dix mille exemplaires et distribué gratuitement dans les provinces¹¹.

¹⁰ Clot Bey, *Relation de l'épidémie de choléra qui a régné, en 1831, en Arabie et en Égypte*. Paris, Victor Masson & Fils, (s.d.).

Clot Bey, *De la peste observée en Égypte; Recherches et Considérations sur cette Maladie*. Paris, Fortin, Masson et Cie, 1840.

Clot Bey, *Publication d'un livre de médecine intitulé « Trésor de la santé »*. Marseille, Imprimerie Vial, 1835.

¹¹ Clot Bey, *Publication d'un livre de médecine intitulé « Trésor de la santé »*. Marseille, Imprimerie Vial, 1835.

Edme-François Jomard et Clot Bey

Nous l'avons vu, les relations entre les deux hommes sont très précoces et rapidement cordiales. Jomard est tenu régulièrement au courant par Clot de la progression de ses grands chantiers. Lorsque Mimaut transmet au comte Sébastiani, ministre des Affaires étrangères, le souhait du vice-roi d'Égypte de voir récompenser Clot Bey, Jomard, le baron Taylor et Alexandre de Laborde écrivent, de leur côté à Louis Philippe pour lui demander la décoration de la Légion d'honneur en faveur de leur compatriote¹².

En 1832, après la fin de l'épidémie, Clot Bey obtient du vice-roi l'autorisation de se rendre en France avec douze des meilleurs élèves de l'école d'Abou-Zabel, pour leur permettre de perfectionner leurs connaissances et constituer, à leur retour, le noyau dur sur lequel reposera, par la suite, la formation des futurs médecins égyptiens.

C'est Jomard qui les accueille, avec le docteur Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine. Il participe au jury qui les interroge à leur arrivée et qui les reçoit avec des félicitations. Ces étudiants passeront sept années en France, régulièrement suivis sur le plan de leur assiduité et de leurs connaissances, par une commission dont fait partie Jomard, qui est le plus proche des élèves. Il s'inquiète, d'ailleurs, auprès de Clot Bey, de leur manque de persévérance dans l'effort. Le tableau que dresse Clot Bey de la population égyptienne, en réponse à ce courrier, est loin d'être flatteur!¹³

Pendant que les étudiants découvrent Paris et les sites sur lesquels ils complèteront leurs études, Clot Bey, investi d'une mission officieuse, est reçu, le 25 mars 1833, en audience par Louis Philippe; Jomard y assiste et en enverra ensuite un Compte rendu fidèle à Boghos-Bey, ministre des Relations extérieures et du commerce¹⁴. Clot Bey plaide la cause de Méhémet-Ali, qui, en guerre contre la Sublime Porte, est sur le point de faire marcher son fils Ibrahim sur Constantinople, bravant la Russie qui a instauré une espèce de protectorat, alors que l'Angleterre et la France tentent la voie diplomatique pour lui faire accepter les conditions du sultan Mahmoud. À la demande d'« *un concours actif et zélé* » sous la forme de canons, Louis Philippe répond par des mots de réconfort mais oppose un refus poli à toute aide militaire: « on ne manquerait pas d'appeler cela inconvenant », dit-il¹⁵. En 1839, Clot Bey revient en France chargé d'une nouvelle mission. Il en profite pour publier, avec l'aide de Jomard, son « *Aperçu général sur l'Égypte* ». Il obtient une nouvelle audience de Louis Philippe car Méhémet-Ali se trouve, cette fois-ci, face à une coalition européenne dont ne fait pas partie la France et qui exige, sous peine de représailles militaires, que le vice-roi cède beaucoup plus que ce qui lui était demandé en 1832. La réponse du roi de France est claire: « Dites à Méhémet-Ali que la France n'a pas voulu s'unir à ses ennemis, par amitié pour lui; mais qu'elle ne peut se mettre en guerre avec l'Europe pour soutenir ses prétentions, quelles que soient mes sympathies pour Son Altesse et l'intérêt que je porte à son gouvernement. Qu'il cède le pachalik de Tarsous et d'Adana, et je me charge d'arranger ses affaires »¹⁶.

Les dernières années en Égypte

En 1836, la guerre de Syrie bat son plein. Le camp de Khanka est pratiquement vide et l'hôpital d'Abou-Zabel héberge plus de patients civils que de militaires. Les malades graves que l'on amène du Caire, situé à seize kilomètres, meurent souvent pendant le transport. Clot Bey réussit à convaincre le vice-roi de transférer l'hôpital dans la capitale. Le site de Kasr el-Aïni abrite, sur un grand terrain, mille deux cents enfants que l'on destine aux écoles spéciales, militaires et civiles¹⁷. Ceux-ci sont transférés, en 1837, à Abou-Zabel, tandis que les militaires malades rejoignent Kasr el-Aïni. Les bâtiments sont réaménagés et peuvent recevoir mille cinq cents patients et cinq cents étudiants. Simultanément, l'hôpital militaire de l'Esbékié est transformé en hôpital civil avec les hommes dans un corps de bâtiments et, dans l'autre, les femmes et la maternité avec l'école d'accouchements. Enfin, les malades mentaux, parqués comme des bêtes dans le Moristan où ils étaient enchaînés dans des cages, sont également transférés, dans un deuxième temps, à l'Esbékié où ils trouvent des conditions de vie décentes et un minimum de soins.

¹² Jacques Tagher, *op. cit.* p. 143-144.

¹³ Yves Laissus, *Jomard: Le dernier Égyptien (1777-1862)*. Paris, Fayard, 2004, p. 322, note 5.

¹⁴ Léon Bourguès, « Histoire du Dr Clot Bey », *Revue de Marseille et de Provence*, novembre 1880, p. 511.

¹⁵ Clot Bey, *Audience de S.M. Louis-Philippe, Roi des Français, accordée à M. le Docteur Clot Bey le 25 mars 1833*.

¹⁶ Léon Bourguès, « Histoire du Dr Clot Bey », *Revue de Marseille et de Provence*, octobre 1881, p. 464.

¹⁷ Marmont, *Voyage du maréchal duc de Raguse en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée, et sur les bords de la mer d'Azoff; à Constantinople, dans quelques parties de l'Asie-Mineure, en Syrie, en Palestine et en Égypte. 1834-1835*. Tome III. Paris, Ladvocat, 1837, p. 303-316.

Épuisé par l'immense tâche accomplie, Clot Bey, qui a considérablement maigri et qui souffre de problèmes respiratoires, part se reposer deux mois, puis repart deux mois en Candie (actuelle Crète) avec Méhémet-Ali. De retour au Caire, il s'occupe des examens de fin d'année et, comme son état s'aggrave de nouveau, il part trois mois découvrir la Haute Égypte, en compagnie de Prisse d'Avesnes. Il y retrouve la santé et, à son retour, part immédiatement pour la Syrie où Ibrahim, fils de Méhémet-Ali et général en chef des armées, a besoin de lui. Il revient au Caire au bout de huit mois mais repart pour l'Europe en mai 1839. Il commence par l'Italie et en particulier le Vatican où il espère trouver chez Grégoire XVI, une oreille attentive aux difficultés du vice-roi. Il passe ensuite par Marseille où il épouse, le 1^{er} mars 1840, Marie-Charles alias Charlotte Gavoty, jeune femme de 28 ans, veuve d'un avocat marseillais mort deux ans auparavant après deux mois et demi de mariage. Le couple part ensuite vers Paris où il est reçu par la famille royale. C'est l'occasion de la deuxième entrevue avec Louis Philippe, relatée plus haut.

De retour en Égypte, Clot Bey retrouve sa mère venue le rejoindre définitivement. Le bonheur des retrouvailles est de courte durée car elle meurt un an après, en 1841. Charlotte donne trois enfants à son mari, tous trois nés en Égypte. Clot Bey poursuit inlassablement son travail d'organisation et ses travaux scientifiques, publiant sur de multiples pathologies mais s'intéressant plus particulièrement à la peste à laquelle il se trouve encore confronté en 1840 et 1843. Méhémet-Ali, qui a été obligé de se plier aux exigences des occidentaux ne règne plus que sur une Égypte épuisée par l'effort de guerre qui lui a été imposé pendant plus de vingt ans.

En 1847, à la suite d'un incident banal, Méhémet-Ali est pris de troubles digestifs qui s'aggravent malgré les soins attentifs dont il est l'objet ; son médecin personnel, Gaëtani-Bey et Clot Bey arrivent à le convaincre de se soustraire au climat de l'Égypte. Tous trois s'embarquent à Alexandrie et naviguent vers Naples où ils arrivent en mars 1848 pour apprendre la destitution de Louis Philippe. Méhémet-Ali en est profondément affecté. Il commence à présenter des troubles de la mémoire, puis tient des propos incohérents. Son état mental se détériore très rapidement au point que son fils aîné Ibrahim Pacha est amené à prendre les rênes du pouvoir et se fait investir par le sultan de Constantinople. Mais, victime d'une récurrence de pneumonie, il meurt le 10 novembre 1848 après un peu plus de quarante jours de règne¹⁸.

C'est son neveu, Abbas Pacha, fils de Toussoun, le deuxième fils de Méhémet-Ali, qui reçoit l'investiture de la Sublime Porte. Avant même la mort de son grand-père, ce prince à l'esprit obtus et rétrograde, qui est tombé sous la coupe des ulémas les plus conservateurs, s'empresse de défaire tout ce que Méhémet-Ali avait construit ; il renvoie ses collaborateurs, expulse les européens ou s'arrange pour qu'ils partent de leur propre chef. Le Conseil de santé est dissous, l'école de médecine est fermée, le système sanitaire passe aux mains des Turcs qui entourent le nouveau vice-roi. Clot Bey, qui assiste, impuissant, à la destruction de l'édifice qu'il a eu tant de mal à mettre en place, demande l'autorisation de rentrer en France. Celle-ci lui est accordée par un firman du 10 avril 1849 ; il recevra la moitié de son traitement annuel. Clot Bey reste encore quelques mois pour mettre de l'ordre dans ses affaires et surtout accompagner Méhémet-Ali, qui s'éteint à Alexandrie le 2 août. Le jour même, il quitte la ville pour Marseille où il s'installe avec sa famille. Pendant cinq ans, il voyage à travers l'Europe, visitant les grandes institutions scientifiques et défendant avec enthousiasme sa théorie de la non-contagiosité de la peste et du choléra. À l'occasion d'une visite au Vatican, il est reçu par le pape Pie IX qui, pour le récompenser de la protection attentive qu'il a accordée pendant vingt-cinq années aux chrétiens d'Égypte, lui décerne, en 1851, le titre de Comte du Saint Empire romain. Un décret impérial l'autorisera, en 1860, à porter ce titre en France.

Le 14 juillet 1854, Abbas Pacha est assassiné par deux de ses esclaves, qui l'étranglent dans son palais¹⁹. C'est Saïd Pacha, l'un des derniers fils de Méhémet-Ali, qui lui succède. Clot Bey, qui l'a connu tout jeune et qui a pour lui une grande estime, lui écrit immédiatement pour se mettre à sa disposition. Le vice-roi le rappelle et, au début de l'année 1856, Clot Bey s'embarque pour l'Égypte en laissant sa famille à Marseille. Nommé Premier médecin du vice-roi et Inspecteur général du service de santé, il s'emploie, pendant deux ans, à reconstruire le système sanitaire du pays qui est complètement désorganisé.

¹⁸ Gilbert Sinoué, *Le dernier pharaon Méhémet-Ali*. Paris, Pygmalion 2009, p. 419

¹⁹ Olympe Audouard, *Les mystères de l'Égypte dévoilés*. Paris, Dentu, 1865, p. 131-149.

Les écoles de médecine et de sages-femmes sont à l'abandon ; « les femmes arabes préfèrent mourir en couches que de se faire accoucher dans un établissement public », raconte Louis Delâtre, qui a visité l'école et l'hôpital en compagnie de Clot Bey²⁰. Outre la réhabilitation des hôpitaux, Clot Bey remet en place les structures de l'école de médecine, toujours sur un modèle militaire, mais en tenant compte des progrès réalisés en France et de l'expérience acquise. L'école est inaugurée le 10 septembre 1856 ; l'école de pharmacie et celle de sages-femmes rouvrent leurs portes pratiquement dans le même temps. L'ensemble de l'organisation du système sanitaire du pays est entièrement repensé. Le Conseil de santé et l'intendance sanitaire sont complètement séparés : le premier, qui a son siège au Caire, contrôle le fonctionnement de l'ensemble des structures sanitaires civiles et militaires ; la seconde, qui assure toutes les tâches de gestion et d'approvisionnement, reste à Alexandrie. Tout est pensé jusque dans les moindres détails²¹.

En 1858, à bout de forces, Clot Bey demande l'autorisation de rentrer définitivement en France. Saïd Pacha la lui accorde. Il le nomme Inspecteur général honoraire du service médical civil et militaire et lui confirme qu'il percevra jusqu'à la fin de ses jours l'intégralité de son traitement. Clot Bey rejoint Marseille vers la fin de l'année 1858. Sa femme, qu'il retrouve très affaiblie, meurt le 20 mai 1859. Clot Bey lui-même, présente, quelque temps après, une congestion cérébrale rapidement régressive après une saignée. Un deuxième épisode, plus sérieux, survient immédiatement après avoir été accueilli par l'Académie de Marseille le 5 août 1860, ce qui lui a donné l'occasion de faire, dans son discours de réception, un vibrant plaidoyer en faveur du percement de l'isthme de Suez. Après avoir cédé au musée du Louvre, entre 1851 et 1853 une première collection de très belles antiquités égyptiennes, il en a constitué une autre, de plus de neuf cents pièces, lors de son deuxième séjour en Égypte ; il la cède, en 1861, à la ville de Marseille. Ces objets constituent les fonds exposés au musée de la Vieille Charité. Malheureusement, les accidents vasculaires cérébraux se succèdent, le confinant progressivement chez lui, jusqu'à celui qui l'emporte dans sa propriété de Sainte Marthe le 20 août 1868.

CONCLUSION

Doué d'une intelligence supérieure mais aussi d'un égo aussi développé que celle-ci, Antoine-Barthélemy Clot avait une revanche à prendre sur une vie d'enfant, d'adolescent et d'étudiant solitaire et difficile. Obligé de quitter le domicile familial en laissant sa mère, seule, en proie à de graves difficultés financières, il accepte, pour suivre sa vocation, les tâches subalternes, travaille le jour pour subsister, et étudie la nuit. L'Égypte lui offre l'opportunité de donner la mesure de ses compétences et de son ambition. L'œuvre accomplie est considérable mais ne se réalise pas sans heurts. Autoritaire et cassant, parfois même brutal, envers ses subalternes, il ne supporte pas la contradiction. Quant à la population indigène, il considère qu'elle a besoin « *d'être gouverné(e) par un absolutisme éclairé* ». Il manifeste une véritable addiction aux titres et aux décorations et, partout à l'aise dans son costume de Bey rutilant, il se délecte à rencontrer les grands de ce monde. Mais sa porte est ouverte à tous, aristocrates comme indigents. Il n'est pas avare de lettres de recommandation pour les personnalités qui ont besoin d'un appui auprès de la cour du vice-roi et, dans sa pratique quotidienne, il fait preuve d'une immense générosité envers tous les malades qui ont besoin de lui. Son attitude exemplaire lors des épidémies qui ont frappé l'Égypte, sous-tendue par une foi à toute épreuve, montre la valeur qu'il accorde à sa fonction, considérant la profession médicale comme un véritable sacerdoce qui implique un don de soi total.

Si certains aspects de cette personnalité contrastée ont ouvert la porte à de violentes critiques, souvent justifiées, il ne faut pas oublier qu'il est avant tout médecin militaire après avoir été élevé par un père militaire qui lui a inculqué un sens aigu de la discipline et par une mère profondément croyante. De plus, dans l'esprit du XIX^e siècle, il considère qu'il apporte de l'Occident à ces populations arriérées, les « Lumières » qui leur permettront de se développer. On ne conçoit pas, à cette époque, d'autre schéma structurel que celui des pays européens, qu'il faut donc appliquer, si nécessaire par la force, dans les pays d'outre-Méditerranée, l'Égypte en ce qui concerne Clot.

Et si son goût immodéré pour les honneurs peut paraître puéril ou son arrogance irritante, on peut lui pardonner ces travers eu égard aux immenses services qu'il a rendus à une population qui bénéficie encore de nos jours des structures médicales qu'il a mises en place.

²⁰ Louis Delâtre, *L'Égypte en 1858*. Éditeur et date inconnus, p. 136-145.

²¹ Clot Bey, *Réorganisation du service médical civil et militaire d'Égypte en 1856 sous le gouvernement de Saïd Pacha. Règlements*. Paris, E. Thunot et Cie, 1862.